L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

Bureaux, No 75 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLÉANS

DIMANCHE 19 NOVEMBRE 1882

BULLETIN ARTISTIQUE.

Ah oui! bon public, que veux-tu, que prétends-tu? Comment nous voici à la neuvième soirée d'abonnement, et il n'en doit y avoir que cinquante—et, comme les deux anciens Romains, tu brilles aussi par ton absence! Que te faut-il donc? Un directeur, mille fois audacieux en face des sévères leçons du passé (vous comprenez le sens que je prête ici à l'adjectif "sévères"), te mène une troupe, que dis-je, deux troupes parfaitement acceptables dans leur ensemble, deux troupes où se remarquent plusieurs artistes d'ordre; le répertoire est conduit à pleine vitesse, à grandes guides; on t'offre des Matinées à prix infiniment bas, et tu ne viens pas; et, à part deux exceptions, les recettes ont été presque toutes médiocres et quelques unes nulles. En vérité, il y aurait là de quoi lasser la patience du plus flegmatique des impresarii.

Et le fait est d'autant plus pénible, d'autant plus inquiétant à noter, que nous nous trouvons en face d'une ouverture de saison d'affaires beaucoup moins maltraitée que les dernières qui l'ont précédée. La Louisiane contribue, pour sa bonne part, à cette formidable récolte de près de sept millions de balles que va, dit-on, réaliser le Sud, et le sucre et ses autres produits sont à l'avenant.

On en pouvait, en en devait conclure que les signes du temps étaient en faveur de la nouvelle exploitation théâtrale, et que, à défaut de bénéfices, bien rares en pareille spéculation, l'équilibre se rétablirait, en attendant mieux, entre les dépenses et les recettes.

Le public, malgré les promesses sérieuses de lendemains meilleurs, reste dans son inertie, dans sa torpeur; pour quelques sévérités que de sonnoblesse! Ceux-là seconent malaisément leur sommeil. L'interprétation des grandes œuvres musicales ne suffit pas pour interrompre cet état de Belle au Bois dormant et de Rip Van Winkle. Je n'y ai goûté observé qu'une intermittence jusqu'ici, et celle-là a été due à des artistes.... du roi de Siam, des éléphants savants. Lorsque ces aimables personnaires de M. Forepaugh étaient nos hôtes, les visiteurs leur affluaient, et au moyen de leur gigantesque proboscide—qui, seul, chez eux à la double faculté de préhension et d'odoration—ils prenaient aux poches de toutes les classes—et deux fois par jour, des recettes considérables. Et pour aller voir ces intéressants herbivores—qu'on suivait même jusqu'à leur banlieue—on se résignait à un presque voyage de long cours, car le terrain du spectacle n'était pas précisément dans le centre de la Nile-Orléans. Si bien que jusqu'ici l'avantage demeure au cirque; c'est lui qui jusqu'à date a exercé sur la population des environs l'influence la plus déterminante; à prix égal il a infiniment plus attiré la foule que les Matinées de l'Opéra.

Ne pensez-vous pas qu'il y a là un enseignement encourageant pour l'art? Ce bipède qu'on nomme l'homme, le roi de la création, portant en plus la couronne de l'art, et cependant battu, comme je l'écrivais plus haut, par les favoris sinaïtés à quatre pieds.....

N'est-ce point là grave sujet à méditations pour un directeur? N'est-il point autorisé à penser, devant cet enthousiasme éléphantesque, que si les recettes continues et les grands bénéfices sont aussi monopolisés par les sujets du Conservatoire du roi de Siam, il pourra, lui, en travaillant, ne risquer peines et argent que pour un autre roi, à malédice, un jettatore, celui là le roi.... de Prusse. N'est-il point pleinement autorisé à conclure que mieux vaut être éléphantaire qu'impresario, Forepaugh que Déforesse.

Il importe que cette indifférence cesse sans retard; le temps vole, et les appointements, démesurément élevés à cette heure—les appointements courent.

Si l'apathie voulait qu'une fois de plus la campagne d'opéra résultât ici, comme trop souvent, en une perte d'argent, il est plus que probable qu'il nous faudrait subir encore une longue intermittence, et voir refermer ce théâtre dont le fonctionnement seul semble dégourdir un quartier de dormeurs, se plaignant toujours, entre deux bâillements, mais se refusant à faire la largesse de quelques dollars qui pourraient supprimer la cause de leurs plaintes.

Je ne veux rien écrire de blessant pour l'amour propre des sujets principaux et des comparses composant les ménageries qui nous honorent de leurs visites, mais, puisqu'ils sont partis, je ne crois pas être indiscret en sollicitant une part de patronage pour des concurrents battus jusqu'à cette heure, mais enfin, dont le talent ne doit pas être délaissé, même pour les excentricités de messieurs les lauréats. Ceux-ci, eux, ne prêtent pas les idéphales ou les couples à tête minuscule.

Je présente humblement cette requête; puisse-t-elle être écoutée, et vite, car nous voilà, je le répète, presqu'au cinquième de la campagne, et les représentations perdues ne se retrouvent pas.

Chaque fois que je revois *Guillaume Tell* avec toutes les mutilations qu'il a subies, dont il saignera tant que cette idiote tradition sera respectée, je me rappelle un des mots typiques du maître qui me compte tant à son crédit.

A propos de je ne sais plus quel festival donné à l'Opéra, Véron, le directeur, le Bourgeois de Paris, aborde le compositeur et lui dit: "Maestro, nous ferez-vous l'honneur d'une visite ce soir? Vous avez un charmant morceau (Prière de Moïse)"—Sans coupures? fit Rossini.

C'est qu'en effet le grand homme pouvait bien dire qu'on lui était impitoyable, qu'on le soumettait au supplice de la vivisection. Néanmoins le patient, irrité lors des premières opérations, des premières *exécutions*, criant sous le bistouri, s'était habitué à cette torture, cette question d'un nouveau genre; elle ne lui arrachait plus un cri, plus une plainte.

Songez donc à ce que l'on a osé contre *Guillaume Tell*, à ce que l'on ose encore, en ce temps de disette lyrique cependant. On dirait qu'une bande noire artistique, en haine des chefs-d'œuvres, s'est acharnée sauvagement sur celui-là, s'est unie afin de le défigurer outrageusement. Pour un peu, de cet ouvrage si superbement taillé, si grandiose, si passionné, si vrai, on ferait un simple Ali-Bajou substitué à Guillaume.

La horde des Procustes s'est montrée sans merci; elle a saccagé, amputé la partition, afin de la mieux faire obéir aux exigences de troupes indignes de ce nom, afin de raccourcir le gênant à la taille de nains. N'importe, si maltraitée qu'elle ait été, elle est restée debout, la splendide, l'éternelle création; comme la Vénus de Milo, elle émerveille, même décomplétée. Elle se dresse majestueuse dans les plus hautes sphères de l'art, ainsi qu'un reproche vivant à ceux qui l'ont implacablement dénaturée, et veulent que le génie ait ses expiations.

Ce sont ces blessures cruelles, répétées, entr'autres sur le *Barbier de Séville*, qui avaient sans doute inspiré à Rossini tant de dégoût pour les hommages de la foule; elles qui lui faisaient dire, lorsqu'on lui annonçait que la municipalité de Pesaro, sa ville natale, avait voté un certain fonds pour lui dresser une statue: "Donnez tout cet argent, et chaque jour j'irai m'asseoir sur le piédestal où la population pourra me contempler."

Et ce ne fut pas assez du complot chirurgical. Pour un interprète intelligent que de hurleurs, que de malfaiteurs!

Depuis que le génie révélateur de Duprez a rendu, a imposé au répertoire la partition si longtemps délaissée, tant elle est formidable dans ses difficultés, les avez-vous comptés ceux qui l'ont attaquée, frappée, criée? Toute une légion de mihilistes.

Ceci me remet en mémoire un petit épisode de ma carrière directoriale, qu'on me pardonnera de glisser ici. Aussi bien je puis ouvrir cette parenthèse, puisque j'ai déjà, au jour le jour, à peu près rendu compte des soirées de cette semaine, où a été répété en partie le répertoire de la semaine précédente.

C'était à Paris, j'avais pris jour—pour une audition avec un ténor—un fort—qui m'avait somptueusement détaillé sa valeur. C'était dans le trio de *Guillaume Tell* qu'il m'initiait à son talent. Tout d'abord, je reconnus une voix mal posée, manifée par un perturbateur; il s'en donnait à poumons que veux-tu! et ses poumons étaient d'une résistance déplorable, surtout dans le sa'on assez exigu du correspondant chez lequel je subissais cette question. Pourtant j'espérais que ces détonations s'amaisseraient ou moins à la phrase: "*Ces jours qu'ils ont osé proscrire*" Point, les vociférations s'y firent plus persistantes encore; là surtout le trop tonitruant Arnold gronda dans toute sa force. Chacun à sa façon de pleurer un père, n'est-ce pas? peut-être comprenait-il que grand deuil veut grande voix. Et quelle voix! Dieu bon! je cherchais dans le petit salon quelque coin un rez capitonné pour m'en défendre. Puis quand cette débauche vocale fut à bout, le coupable radieux vint à moi, et avec une satisfaction que trahissaient et la physionomie et l'accent: "Qu'en pensez vous? me dit-il. Cela était embarrassant comme un quart d'heure de Rabelais. Je ne trouvai que cette réponse: "Je vous déclare, M., que je n'ai jamais entendu chanter ainsi." Je ne mentais point; et j'espère bien ne plus l'entendre. Quant au *fort* ténor, il parut enchanté de mon appréciation, et une fois de plus tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes; mais je n'importai pas à la Nile-Orléans cette grosse caisse.

Ici, Dieu soit loué, c'est un Arnold absolument opposé à celui-là que nous possédons. A la seconde soirée de *Guillaume Tell*, M. Tournié a prouvé, autant que jamais, les précieuses ressources de talent qui sont en lui. Je ne parlerai pas du prodigieux duo de ce nom; n'en faire rendre. Mais au second il faudrait consciencieusement tout citer; la façon de détailler le beau récitatif d'entrée, la délicieuse phrase en demi teinte: *Doux aveu*; le cri de douleur si éloquemment jeté: *Mon père tu meurs de douleur!* et à côté de ces effets du sentiment, de sensibilité exquise tant prodigués dans cette première partie du trio, cet autre cri: *On l'indépendance ou la mort!* que jamais, à mon sens, M. Tournié n'avait rendu avec tant d'éclat, tant de puissance, tant de vérité. Enfin l'andante: *Ma patrie hérédiaire!* Là l'artiste peure véritablement avec les premiers violons, et vous savez si ce sont des larmes véritables qui tombent de ces archets, qui mouillent cette impérissable inspiration.

Et puis..... et puis c'est tout—ici s'arrêtent mes éloges, car à un vrai talent il faut la vérité. La fin de cet air, parmi plus célèbre encore par l'inimitable effet que trouvait Duprez dans le "*qu'en moi!*" ne convient point à notre ténor. Arrivé à ce point il fléchit. Ah! c'est qu'il ne s'agit pas seulement "d'arracher Guillaume aux coups de Gessler! il faut aussi arracher un *si* à sa poitrine, le tenir, l'accentuer. Que faire? Devant ce pas difficile, le chanteur en appelle à tout son art, et grâce à cet art, un sauvateur précieux, il parvient à *tourner* l'obstacle, et le rideau tombe encore sur des applaudissements. Ce n'est pas plus qu'il en faut pour un *si* de plus ou de moins. Le chant avant tout; et l'artiste nous le donne.

M. Delrat a dit avec une véritable supériorité la phrase d'attaque du trio pérasse si éclatante de beauté: "*Quand l'Helvétie*", ou plutôt le trio tout entier. Ses admirables cordes y ressortent splendidement, et à la richesse du son s'unissent des détails de chant, une expression, une chaleur, une vigueur qui laissent la meilleure et la plus forte impression. Le chanteur use double ici de l'acteur, et la flamme du rôle les pénètre tous deux pour se communiquer à la salle.

Au tableau suivant—(trop amoindri par la coupure du finale)—M. Delrat rencontre un second succès par son interprétation de la prière "*Sois immobile*" Air sombre, d'abord comme intonation, et qui, explosion d'amour et de terreur, exige aussi tant de sensibilité. M. Delrat l'a dit et chanté avec son âme et sa voix, en artiste âmu, émouvant.

Dans ce trio qu'on suivi de longs bravos M. Jourdan a dignement tenu sa place; à lui aussi sa première phrase, bien déployée et colorée, "*Pour nous Gessler*" a valu un succès.

Mlle Hasselmans s'est distinguée dans la romance et dans le duo. La voix, l'intelligence ne lui font pas défaut, mais je lui voudrais plus d'abandon, plus de flamme.

Je crois déjà l'avoir écrit, se n'est point dans le rôle trop effacé de Jemmy qu'on se peut former une opinion sur Mme Géraizer. J'attendrai donc et j'appelle une meilleure occasion de le juger.

Le Petit Duc a révélé sur toute la ligne, vous ai-je dit, et c'est là une réussite de bon aloi.

Comme poème—(une imitation des *Premières armes de Richelieu*, au 1er acte), c'est l'œuvre de faiseurs; une chaîne de situations égayantes, des mots heureux à foison, et épiés dans une juste mesure.

Comme musique, il faut classer le *Petit Duc* au premier rang de l'œuvre de Lecocq. Les morceaux intéressants y abondent, ils le sont presque tous, pour ainsi dire. A la tête je rappelle le duetto et le finale du 1er acte; au second, la leçon de musique, boutade très finement traitée, les couplets de Montlandry; le Rondeau (plut très relevé, cuisine du midi): *Ma belle Madame*, "*Ce n'est point un conte*" du tout du long: *C'est une idylle*; au 3ème acte, autres couplets de Montlandry, très bien partagé, on le voit; le duo entre le duo et la duchesse, et enfin les couplets du Duc:

"Le plus bel officier du monde
Ne peut donner que ce qu'il a."

Le talent de Mme Reine porte bien décidément le cachet de ceux qui se forment à Paris. Elle ne néglige ni un trait de dialogue, ni un détail du chant. Sa voix est fraîche et sa façon de dire éminemment spirituelle, sans compter que l'accent est appuyé d'une physionomie parlante. Elle a le tact et le goût de ne pas trop insister sur le mot ou sur la situation quand ceux-ci s'expliquent aisément d'eux-mêmes.

Tendez trop un arc il se brise

elle y glisse en comédienne, qui sait qu'on la lira entre les lignes.

C'est ainsi qu'elle chante et joue le fameux Rondeau, sans jamais s'égarer dans une vulgarité. Cette sobriété est de l'art et ne diminue en rien l'effet; au contraire.

Mme Reine porte très gaillardement le travesti; elle y a de la crânerie et de l'élégance, le tout surmonté d'un visage que je n'ai pas besoin de qualifier. Elle a, sans doute, plus d'une fois demandé cet adjectif à son miroir qui a dû le lui bavarder.

Mlle Sholia a tenu gracieusement quelques unes de ses scènes. C'est le premier rôle de quelque importance qu'elle ait rempli ici; et elle y a reçu du public un excellent accueil.

Mme Belia ne paraît qu'au second acte du *Petit Duc*, c'est dommage. Elle y brûle les planches. Sa leçon de musique est d'un comique achevé, et chez elle aussi absence de charges provinciales, ces ennuyeux clichés des scènes secondaires.

Très amusant M. Berton dans le personnage de Frimousse; mais tendance à l'exagération, qui semble s'aviser encore aux applaudissements.

Au théâtre les traits sur lesquels on insiste trop sont ceux qui portant le moins. Il sait trop les planches pour ne pas le reconnaître.

De bonnes choses chez M. Kestener; mais plus de rondeur et plus d'entrain ne messiéraient pas à de Montlandry.

La partie chorale a été correcte, vivante souvent, et les petits rôles tenus satisfaisamment.

La mise en scène est soignée, les costumes tout battant neuf. Bref, le *Petit Duc* est un attrayant spectacle, doublé d'une musique digne du compositeur de *La Fille de Mme Angot*.

A propos de *La Fille de Mme Angot* qui vient de finir, on m'apprend qu'elle a repris sa veine et a presque fait salle comble. Espérons qu'elle s'y maintiendra, puisque l'exécution a paru être fort goûtée du public.

Un bonheur ne vient pas sans l'autre, dit-on; je veux donc croire que tout à l'heure aussi une salle non moins bien occupée fera accueil à *La Favorite* dont il ne me sera pas possible de parler dans ce Bulletin.

Ce soir *Le Petit Duc*.

—Dans la nuit de jeudi à vendredi, deux passants m'arrêtaient pour me dire que quelques instants auparavant, c'est-à-dire vers deux heures et quart, ils avaient vu un météore, comme une boule de feu, s'étoiler de vert, tracer un sillage de feu en allant de l'ouest à l'est, avec une rapidité vertigineuse. Les rues étaient désertes, ajoutaient-ils, et bien peu de personnes se doutent de l'éblouissant spectacle que vient de donner la nature.

Je me suis instinctivement rappelé ces paroles, vendredi soir, en écoutant M. Gustave Satter dans la salle Grunewald presque vide.

On ne semble pas en effet se douter qu'il passe en ce moment à la Nile-Orléans un artiste d'un immense mérite, un des prince de l'art, à mon sens.

Cet artiste était pour moi, je le confesse, un nom absolument nouveau, et, j'en fais aussi l'aveu, à cause de mon ignorance de ce nom, je m'étais retardé au concert de vendredi avec quelques préventions. Mais combien vite elles ont disparu, et que je suis heureux de le dire bien haut.

A peine a-t-on entendu quelques mesures de M. Satter que le maître, le vrai maître se révèle. Quoiqu'il ait rendu le piano obéissant au possible, il n'en est pas moins subjugué par lui, il s'y absorbe. Au jeu des muscles, à l'expression mouvementée du visage, on comprendrait que M. Satter est une nature impressionnable, intuitive, si d'ailleurs son exécution ne l'avait pas mieux dit encore.

Les qualités sont multiples en lui. Et d'abord sons ses doigts le piano emprunte une puissance qu'on n'attend guère de lui; ce sont de véritables tempêtes orchestrales que l'énergique exécutant fait rire. Oui, parfois, il écoute, on croirait que l'orchestre est là, que chaque pupitre en est occupé; tous les effets en sont rendus avec un nerf et une diversité qui jamais ne se glisse la moindre confusion.

Puis après ces orages ce sont des tendresses exquises, des chants tout chargés de mélancolie, auxquels succèdent des morceaux qui exigent des prodiges de grâce et d'agilité. A un chant large répondent des coquetteries presque féminines, et quel que soit le caractère de l'œuvre qu'il traduit, l'étonnant virtuose sait en vaincre toutes les difficultés avec une aisance sans pareille.

Nous en avons vu passer de terribles, mais elles lui semblent jeu d'enfant. Il faut entendre ces roulements de caisse qui grondent, avec une puissance formidable, sur tout le clavier, et dont chaque son se perçoit dans une clarté imminente. Il faut être sous le charme, et battre des mains à ces fortissimo qui tout à coup font place à la demi-teinte, au pianissimo le plus étoiné qui se puisse obtenir, et toujours perceptible nécessairement.

On tremble à regarder ces mains courir, voler plutôt au milieu des casse-cou de la Saltarelle, par exemple, l'une des remarquables compositions de l'artiste. Cela donne le vertige en même temps que cela captive.

Il me paraît que toutes les qualités sont à un degré très élevé chez les Satter. N'en faut-il pas posséder l'ensemble pour jouer avec une même perfection *La Chanson de la fileuse* et le sextuor de Lucia, l'ouverture du *Tannhauser* et *La Saltarelle*? Toutes les nuances de toute la poésie de l'exécution M. Satter les a; et ses petites mains, qui osent et réussissent tant de choses, ont bien complétement dompté le piano, ce rebelle des rebelles.

A ces lignes, incomplète expression de ma pensée sur l'éminent virtuose, j'en ajoute une pour rendre hommage à son talent de compositeur que seuls révélèrent le *Scherzo*, l'*Ode à l'Amour* et la *Danse* et la *Procession Rustique* qu'il nous faisait entendre vendredi. Cette dernière page surtout, cet étonnant petit poème pastoral, qui dit, à ne point s'y tromper, tout ce qu'il veut dire.

Qu'écrire sur Mme Marguerite Samuel? Qui ne connaît ici ce délicieux talent, si classique et si plein de vie à la fois? Qui ne se rappelle ce grand style, cette fine bouche elle enveloppe le chant, cet éclat, cette facilité avec lesquels elle franchit les obstacles les plus redoutés? Eh bien! et je ne saurais pousser plus loin l'éloge, ces qualités ressortaient avant-hier, mieux que jamais, auprès de son terrible voisin; mieux que jamais elle a joué et enlevé les bravos enthousiastes du public trop heureux de les diviser entre deux personnalités aussi remarquables. Elle aussi a prouvé largement la diversité de son talent dans le *Rondo* de Mendelssohn, le *Nocturne* de Chopin et *La Pasquinade* de Gottschalk. Emotion, passion, élégance tout cela se croise sous ses doigts qui toujours défient les difficultés et ne leur doivent que des victoires. Belle soirée.

Aujourd'hui, en matinée, à la Salle Grunewald, on entendra une dernière fois ces deux artistes dont les noms vont rester indissolublement liés dans nos souvenirs. L. PLACIDE CANONGE.

P. S.—Le rideau vient de tomber sur le dernier acte de *La Favorite*. Bonne soirée pour tous: succès très accentué et très légitime devant un immense auditoire.

Si ce mouvement d'excellente réaction se maintient—ce que j'appelle de tous mes sonnaits—je retire les éléphants, et fais pleine amende honorable. Demain *Faust*.

AUBERT DUBAYET
OU
Les deux républiques sœurs.

PAR M. CHARLES GAYARRE.

En écrivant son dernier livre, M. Charles Gayarré s'est proposé de faire une ingénieuse combinaison de l'histoire et du roman. Il l'annonce ainsi lui-même, dans une préface, courte comme devraient l'être toutes les préfaces, que beaucoup, à l'exemple d'Alfred de Musset, ne lisent jamais: "La substance de cet ouvrage est de l'histoire; dans sa forme seule il est roman. L'histoire, c'est le marbre. Elle reste froide, même sous la touche la plus artistique, à moins que la vie ne lui soit insuffiée par l'imagination, cette puissance créatrice attribuée à l'homme par Dieu. Alors le marbre se fait chair et sang; alors il sent, il pense, il se meut et il est immortel. C'est ce que j'ai tenté."

En cela, je le déclare tout d'abord, je ne partage nullement l'opinion de l'éminent écrivain qui m'occupe; de toutes mes forces je repousse ses prémisses.

L'histoire pure, traitée par Michelet, pour ne citer qu'un maître, est vivante, ardente, puissante, chair et sang. Marbre peut-être sous la main bourgeoise et inhabile d'un autre, elle a trouvé en lui un Prométhée qui, pour l'animer, a dérobé une fois de plus le feu divin.

Michelet, tout en demeurant dans le seul domaine de l'histoire, en s'attachant sévèrement, austèrement même aux seuls faits incontestés, ne promène pas son lecteur dans de froides nécropoles, on, s'il le fait, c'est pour en soulever les pierres tombales, pour les dépeupler.

A l'exemple d'Augustin Thierry, et styliste plus imagé, plus opulent que celui-ci, il évoque les générations mortes, il les fait surgir de leurs sépulcres, et se lever, pleines d'une seconde vie, rendues à leur véritable physionomie.

Sous sa plume qui ne galvanise pas seulement, mais qui refait bien la vie, les fantômes redeviennent les hommes qu'ils furent; grâce à leur second créateur, ils rentrent en scène, ils recommencent leur évolution, leur époque, ils s'y agitent, ils la reproduisent avec toute l'exactitude de ses traits généraux et de ses détails.

Ce ne sont point là personnages de marbre ou de pierre; mais bien tableaux fidèles, portraits frappants qu'on dirait descendus de leurs cadres, brillant de toutes leurs passions, intéressants, captivants, sans que la fiction se mêle au récit.

Cette réserve faite, passons.

Donc M. Gayarré a voulu essayer d'un genre mixte que d'autres ont abordé avant lui, et je comprends qu'il ait cédé à l'attraction. Cette dualité de l'histoire et du roman est assurément très séduisante pour tout écrivain dont le talent se chauffe et se féconde au foyer de l'imagination.

A cette séduction, l'auteur d'*Aubert Dubayet* a cru devoir céder. Jusqu'à travers cette route difficile il a marché d'un pas assuré, tout en faisant parfois de précieuses cueillettes sur son chemin.

Après une laborieuse étude de la révolution Américaine, et de la révolution Française, M. Gayarré, épris de toutes deux, a imaginé, d'esquisser à grands traits la formation, l'éclosion, le développement de ces deux sœurs, presque jumelles, si l'on se reporte à l'heure de la conception; et afin de mieux établir les affinités, la parenté qui existent entre elles, il a fait choix d'une individualité saillante et vaillante qui se mêla à toutes deux.

Et, reconnaissons le hautement, le choix d'Aubert Dubayet a été en cela une heureuse inspiration.

Aubert Dubayet était né à la Nouvelle-Orléans; il y trouvait encore à la date où s'ouvre le récit de M. Gayarré. C'est par lui que s'engage cette partie de cet livre complexe qui relève du roman; c'est une des péripéties de ce roman, une situation poignante, qui l'arrache à son amour devenu un crime, à sa mère désespérée de voir son fils vivre plus, pour l'envoyer en France, au moment où celle ci est enserrée dans le cyclone des idées du 18me siècle. Voltaire, Jean-Jacques, les encyclopédistes n'ont pas semé dans un sol aride.

La germination est en plein mouvement vital; la puissance de développement a acquis des forces insolites, des spontanéités formidables. Quatorze siècles de monarchie, et surtout les imbécilités et les hontes de la Régence et de Louis XV ont lassé le Peuple, l'ont mûr pour l'abolition. Les cœurs se sont amassés, se sont enflammés, et, se rencontrant, confondant en un foyer commun, ont allumé une effroyable fournaise où l'on jette, où l'on incinère à l'envi tout le passé, sauf celles de ses pages qu'on appelle les Communes, les Etats-Généraux, la Liberté, etc, etc. Et bientôt de ces cendres ressuscitent et naît la dernière convocation des Etats-Généraux, la plus menaçante de toutes celle-à.

Les temps sont accomplis. Après moi le déluge! avait dit l'égoïsme éhonté de Louis XV. Non, ce ne sera point précisément un déluge, mais ce sera tout un peuple en furie qui bondira, qui hurlera, qui, dans l'explosion d'une rage, plus féroce encore pour avoir été plus longtemps concentrée, se fera bourreau, inventera un engin d'exécution plus expéditif que la hache, élèvera un immense ossuaire avec les ossements de ses victimes, et, au bout de l'heure (c'est de la haute fantaisie). Bref, chacun fait son omelette ou il peut.

Notre homme est prévenu de vagabondage, et, en outre, de voies de fait et d'escroquerie envers un cocher de fiacre.

Ce cocher raconte ainsi le fait dont il se plaint:

"Monsieur, dit-il, me prend à la barrière du Maine et me dit de le conduire à l'entrée du passage Vendôme (un assez joli ruban de queue, comme vous voyez). Il avait sous le bras un gros paquet. Je monte sur mon siège, et nous voilà partis. Au bout de sept ou huit minutes, peut être dix, je sens comme une odeur de crêpes; je me dis: Tiens, il y a quelqu'un qui fait des crêpes par ici, une friturière probablement. Je regarde à droite et à gauche, je ne vois pas de marchande de friture, je ne vois que les fenêtres qui me suivre; je renifle! je renifle! et je me dis: "Mais, sapristi! oh que ça sent la crêpe comme ça?"

"Enfin, en me retournant, je vois des personnes qui regardaient d'un air inquiet dans mon voiture, et voilà une femme qui me dit: Mais il y a le feu dans votre voiture!..... Je regarde et vois effectivement une flamme. J'arrête mes chevaux, je penche ma tête à la vitre de devant, et qu'est-ce que je vois? monsieur, ayant d'une main mis un sapeau de petit plat en fer-blanc qu'il tenait par la queue, et au-dessous duquel il tenait une grosse corde comme qui dirait une torche enflammée, et dans le plat il y avait une omelette au train de cuire. Je descends *dire dare dare* mon siège, j'ouvre la portière et je dis à mon voyageur: "Est-ce que vous vous moquez du monde de prendre ma voiture pour une cuisine et d'y faire des omelettes dedans?" Il me répond que ça n'est pas défendu, qu'on peut faire dans une voiture ce qu'on veut. Eh bien, que je lui réponds, nous allons voir si vous avez le droit de risquer de mettre le feu à ma voiture, et de la tacher, et de l'empoisonner, que, messieurs, c'était une infection, et que par terre il y avait des coquilles d'œufs. J'assiette où il avait battu ses œufs, qu'il en avait dégouliné et que ça avait fait des taches. Là-dessus, comme il s'était amassé du monde, et qu'un sergent de ville était accouru, je lui ai confié l'affaire; le sergent de ville a fait descendre monsieur et lui a dit de me payer. Il n'avait pas de quoi, il avait douze sous; tant le monde disait que c'était un pari qu'il avait fait; et je le croyais aussi; finalement, que, n'ayant pas de quoi me payer, le sergent de ville lui dit de venir chez le commissaire de police; alors monsieur se retourne vers moi et me dit: Ah! tu me fais arrêter, tiens!.... Là-dessus, il me flanque deux gifles..... Oh! mais aux petits oignons."

M. le président, [au prévenu].—Ce qui vient d'être raconté par le témoin est l'acte d'un homme ivre, et cependant vous n'étiez pas ivre; c'est aussi l'acte d'un homme qui a fait une gageure; et vous n'aviez pas fait de gageure; alors expliquez donc votre conduite.

Le prévenu. — C'est bien simple: n'ayant pas de domicile, je me fais ma pelote pot; je bouille comme je peux.

M. le président.—Ainsi c'est votre habitude de faire votre cuisine dans des voitures?

Le prévenu.—Quand il fait beau, je m'en vas à la campagne sous un arbre, je fais cuire des saucisses, du boudin, n'importe quoi; je m'aime pas la gargotte, j'ai été habitué à la cuisine de ménage; je me suis acheté avec mes économies un plat en fer battu, une fourchette, une assiette et un verre; alors je m'arrange comme je peux.

M. le président.—Avec vos économies

Quelles économies? Quelle est votre profession?

Le prévenu. — Marchand de perroquets.

M. le président.—Vous êtes marchand d'oiseaux?

Le prévenu.—Je ne tenais que le perroquet; j'en ai rapporté des îles une vingtaine; je les ai tous écoulés, et je vis sur ce qui me reste de ma vente; j'étais cuisinier sur un navire marchand, et c'est, comme je vous dis, des îles que j'avais rapporté des perroquets; je leur avais appris à parler, ce qui fait que j'en ai tiré un bon prix.

M. le président.—Où couchez-vous donc?

Le prévenu.—La nuit je me promène; le jour, je vas à la Salle des ventes où à la correctionnelle, et je dors là tranquillement deux ou trois bonnes heures, ça me suffit.

M. le président.—Oui; enfin, c'est une existence de vagabond; vous êtes en outre prévenu d'escroquerie: vous avez pris une voiture et vous n'aviez pas de quoi payer la course.

Le prévenu.—Ça n'est pas de l'escroquerie; on s'arrange toujours avec les gens; je me serais arrangé avec le cocher, s'il ne m'avait pas fait arrêter. Je compte me rembarquer comme cuisinier et rapporter des perroquets et quelques singes; j'étais toujours bon pour trente sous. Pensez, m'ieu, seulement une vingtaine de perroquets et une demi douzaine de singes qui ne me coûtent rien, ça me fait tout de suite cinq à six cents francs; ainsi je me disposais à partir au Hâvre pour trouver à m'embarquer comme je vous ai dit; si le cocher veut, je suis prêt à lui signer un bon pour un perroquet ou pour un singe, à son choix.

Le cocher.—J'aime mieux mes trente sous.

Le tribunal a condamné le marchand de perroquets à trois mois de prison.

LA CASQUETTE AFFRANCHIE.

Pinson n'échappe à une contravention qu'on commettant un délit, de telle sorte que d'une façon ou d'une autre il ne pouvait pas échapper à la police correctionnelle; seulement il est vrai beaucoup moins placé dans un cas plus grave que celui où l'eût mis la contravention.

Un sergent de ville expose ainsi les faits:

Je passais, sur les onze heures du soir, au moment où plusieurs personnes étaient rassemblées devant une boutique et riaient aux éclats en regardant le pierrot, qui était en état d'ivresse et faisait mille efforts pour introduire dans la boîte aux lettres un paquet assez volumineux; les uns criaient: "Il entre-ra!" les autres: "Il ne rentrera pas!" M'approchant, je vois cet individu jurant comme un forcené après son paquet qui ne pouvait pas entrer; je le lui retire des mains: c'était une casquette (Rires bruyants dans l'auditoire.) Je lui demande: "Qu'est-ce, mon ami?" Il me répond très poliment: "Ah! ma mère! mon sergent; je mets à la poste cette casquette là que j'envoie à mon fils, et je rentre chez moi tout de suite après." Je lui retire de nouveau le paquet des mains; je le ramène à la boîte aux lettres pour essayer encore de le fourrer dedans. En ce moment, une foule nombreuse nous entourait et grossissait à chaque instant. Je saisis cet homme, je lui prends son paquet pour la dernière fois; alors il m'envoie un coup de poing et me saute à la gorge en criant: "Rends-moi ma casquette, mon fils attend après!" Bref, on de mes collègues, étant venu à passer, m'a prêté main-forte, et nous sommes parvenus à traîner cet homme au poste, non sans avoir reçu des coups de pied et de poing.

M. le président.—Pinson, qu'avez-vous à dire? Vous étiez en train de commettre l'acte d'un insensé, en voulant jeter dans une boîte aux lettres un paquet qui n'y pouvait pas entrer, et qui n'y devait pas être déposé; un sergent de ville vous en a fait observer que vous vous mettiez en tort, et vous vous êtes mis à vous jeter sur lui, vous l'avez frappé, vous l'avez battu, vous l'avez frappé même.

Pinson.—Je vais vous dire: je crois que pour la chose de la casquette que j'envoyais à mon garçon, M. le sergent de ville a trompé, qu'un jour m'avait bien dit qu'il fallait un timbre, parce que c'est un garçon de magasin de nouveautés qu'on peut envoyer par la poste n'importe quoi comme échantillon, même que ça ne coûte que deux sous. Pour lors, j'ai écrit l'adresse de mon garçon sur la vlière; j'ai pris une ficelle et j'ai cousu: "Echantillon de casquettes;" j'y ai collé un timbre de deux sous.

M. le président.—De pareils envois se déposent au bureau et ne se jettent pas dans la boîte; mais ce n'est pas pour cela que vous êtes traduit devant le tribunal.....

Pinson.—Ah! pour m'être rebiffé! Je ne dis pas, mais je vous prie de m'excuser, vu la circonstance; messieurs, vous êtes des pères de famille, je suis un père famille, j'avais fait des économies pour envoyer un cadeau à mon garçon; j'ai cru que M. le sergent de ville voulait me la confisquer; je savais que mon fils avait une fête où il devait aller, qu'il n'avait pas de casquette convenable; je ne voulais pas qu'il ait l'air d'un va nu-pieds; alors, dans ma colère paternelle ..... Eh bien! oui (le tribunal délibère), je suis père de famille, vous êtes pères de famille..... Vous aurez pitié d'un père de famille!

Le tribunal le condamne à huit jours de prison.

Quand commencera le vingtième siècle? Est ce le 1er janvier 1900 ou le 1er janvier 1901?

Bureau de la compagnie de fabrication de porcelaine de la Nouvelle-Orléans.—Nouvelle-Orléans, 19 octobre 1882.—Par ordre du Bureau des Directeurs, une assemblée générale des actionnaires de cette compagnie est convoquée au No 74 de la rue Barone, le MERCREDI, 22 novembre 1882, entre 10 heures du matin à 2 heures de l'après-midi, pour délibérer sur la question d'augmenter le capital-actions de la compagnie et traiter d'autres questions de la plus grande importance.

LOUIS BUSH,
Président.
BEN. C. MIRE,
Secrétaire.
21 oct—5fd 1m.

Compagnie du Chemin de fer du Mississipi, de la Terre aux Bœufs et du Lac.

[Mississippi, Terre aux Bœufs and Lake Railroad Company.]

DIRECTEURS.

E. L. CARRIÈRE, Président de la Banque des Citoyens, Nile-Orléans.
JOHN S. HARDIE, Président de la Banque Nationale Mutuelle.
P. MASPERO, Vice-président de la Banque Nationale Mutuelle.
G. W. NOTT, Secrétaire de la Compagnie d'Assurances des Marchands.
MOSES SCHWARTZ négociant.
Hon. HAMPTON STOBY, planteur, St-Bernard.
EDOUARD H. LOMBARD, planteur St-Bernard.

Cette Compagnie vient de prendre des arrangements très avantageux pour la construction et l'équipement du chemin, depuis le Lac Borgne. Elle appelle l'attention des personnes voulant opérer un bon placement sur les observations suivantes:

Des calculs exacts ont été faits pour établir les recettes probables, ainsi que les dépenses du chemin, et le résultat en est des plus satisfaisants. La Compagnie a acheté des terrains de valeur sur les bords du lac et du fleuve. Plus de la moitié des actions est placée. Les livres de souscription resteront ouverts à la Banque des Citoyens, 135 rue Gravier, et à la Banque Mutuelle Nationale, 104 rue du Canal, pendant les 20 prochains jours.

Les renseignements les plus complets et les plus détaillés seront fournis à quiconque le désirera par les directeurs de la Compagnie.

P. MASPERO,
Chairman du Comité Exécutif.
E. L. CARRIÈRE, Président.

5 nov—20f

Bureaux de la Louisiana Oil Co., No 76 rue Barone.—A l'élection annuelle pour Directeurs de cette Compagnie tenue le 9 novembre 1882, messieurs Chs De Royter, F. P. Martinez, B. Beer, Jos A. Hicks, Ed. F. Stockmeyer, W. G. Vincent et J. A. De Blanc ont été réélus Directeurs et à une réunion de la Direction tenue le 9 novembre 1882 M. J. A. Deblanc a été réélu Président de la Compagnie par vote unanime. M. Chs De Royter, vice-président, et M. A. C. Landry, secrétaire.

A. C. LANDRY,
Secrétaire.
15 nov—5 f

Bureau de la Compagnie de la Presse à